

Rainer Maria Rilke

## « Les fleurs... le ciel commence au bord de leurs pétales »

Cinq lettres à la princesse Marie Galitzine,  
présentées par Stéphane Michaud.

Les lettres qui suivent appartiennent aux archives de Jean Delay, récemment versées à la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet. Je dois leur connaissance à l'amitié de Florence Delay, fille du professeur Delay, elle-même écrivain et membre de l'Académie française, comme son père<sup>1</sup>. Elle a pris l'initiative de cette donation et m'a encouragé dans cette entreprise. Je remercie M. Yves Peyré, conservateur de la bibliothèque, de m'autoriser à les publier.

Écrites sur un laps de temps assez court, deux semaines à peine, elles se situent au début du dernier séjour que le poète fait à Paris, du 7 janvier au 18 août 1925. Elles participent du bonheur que Rilke éprouve à retrouver une ville qu'il connaît bien pour y avoir séjourné longuement entre 1902 et 1914 et qu'il célèbre en une célébration plus somptueuse que jamais. L'hommage rendu à Paris traverse toute l'œuvre. Mais sans doute atteint-il un sommet dans le regard rétrospectif et comblé que le poète jette alors sur la ville. Rilke est fixé depuis près de cinq ans en Suisse alémanique, dans la tour du château de Muzot-sur-Sierre, en Valais. C'est dans cette solitude qu'il a achevé, trois ans auparavant, sa grande œuvre, portée de longue date, les *Élégies de Duino*. Quittant la clinique de Val-Mont, où il est en traitement et où il craint que les soins destinés à lutter contre la maladie ne la favorisent au contraire, il reste un peu plus de sept mois dans la capitale française. Dans un immense mouvement de gratitude, il mesure alors l'ampleur de la dette qu'il a contractée : il doit à Paris la rencontre de Rodin, la découverte de Cézanne et de Picasso ; il y a situé le début des *Cahiers de Malte Laurids Brigge*, y a poursuivi en 1913 la gestation des *Élégies* commencées au château de Duino au bord de l'Adriatique, interrompues par la grande Guerre et enfin achevées en Suisse où il a réussi à renouer avec l'inspiration initiale. En ces mois où le ronger le mal qui bientôt le terrassera, la ville lui est jardin et paysage, un lieu où la vie et la mort se nouent en un mystère lumineux<sup>2</sup>.

---

1. Jean Delay, médecin et écrivain, membre de l'Académie de médecine et de l'Académie française (1907-1987).

2. Voir S. Michaud et G. Stieg, *Rilke et son amie Lou Andreas-Salomé à Paris*, Bibliothèque nationale de France/Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2001, préface, pp. 7-17, et ma contribution « Paris-Moscou, pôles de l'expérience intérieure », *ibid.*, pp. 61-80. Je rappellerai pour mémoire l'hommage exprimé dans la lettre de Rilke à Anton Kippenberg, Paris, 12 février 1925 : « Avec quel plaisir je me [...] range à l'autre Paris, qui demeure celui de Villon ou de Charles-Louis Philippe, de Gérard de Nerval et de Baudelaire, ce Paris plénier qui accueille dans l'infinie spiritualité de son espace tous les héritages et les élans : la seule ville qui était susceptible, grâce à l'inépuisable approbation de son ciel généreux et léger, de devenir un paysage de la mort et de la vie. »

Ces cinq lettres viennent enrichir le bel ensemble, souvent méconnu, des manuscrits et ouvrages de Rilke conservé à Paris. Non seulement la collection Jenny de Margerie, à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, qui n'a encore jamais été montrée au public, mais encore les autographes de la Bibliothèque Jacques Doucet. Plusieurs lettres de ce fonds attestent les contacts parisiens en 1925 : elles sont adressées à Gide, à Jean Schlumberger, à l'Américaine Nathalie Clifford Barney, l'« Amazone », qu'il rencontre en ce séjour. On y ajoutera la correspondance avec Valéry, conservée à la Bibliothèque nationale de France<sup>1</sup>. Nos documents révèlent surtout une correspondante encore inconnue, membre de l'une des plus anciennes familles de Russie, dont je n'ai pas, à ce jour, réussi à lever le mystère : la princesse Marie Galitzine<sup>2</sup>.

La signification du dernier séjour parisien n'a pas échappé aux critiques. Rilke est fêté dans notre capitale. Il n'a pas seulement le bonheur de retrouver, grâce à la médiation de Gide, la jouissance de ses papiers littéraires qui avaient été saisis au début de la guerre. Valéry, qu'il admire le plus parmi les poètes français de sa génération et dont il vient de traduire *Charmes*, est trop occupé par sa candidature à l'Académie pour que les rencontres soient mieux qu'occasionnelles ou furtives, bridées par la présence de tiers. Rien ne rappelle là la qualité du contact noué au mois d'avril de l'année précédente, lorsque le Français s'était arrêté à Muzot. L'entrevue souhaitée avec l'auteur de « La Jeune Parque » et d'*Eupalinos* attendra un an encore : elle aura lieu en septembre 1926, à Anty, sur les bords du lac Léman. La déception s'étend à Catherine Pozzi, que la maladie cloue dans sa chambre. À défaut, Rilke fréquente Gide et la princesse Bibesco, dont il avait aimé l'ouvrage *Isvor, le pays des Saules* (Plon, 1923). Il a de longues séances de travail avec Maurice Betz, son traducteur, qui publiera l'année suivante *Les Cahiers de Malte Laurids Brigge*. Il fait la connaissance de Charles Du Bos, avec lequel il évoque ses deux voyages en Russie en compagnie de Lou Andreas-Salomé, respectivement en 1899 et 1900. Le critique retient la visite dans son journal.

Comme au temps de son premier séjour aux rives de la Seine, en 1902, Rilke fréquente des représentants du monde russe : Marie Galitzine, à laquelle sont adressés les cinq documents prend place à côté de son traducteur russe et d'Hélène Voronine, amie de plus d'un quart de siècle, que le poète retrouve avec émotion. Marie Galitzine a noué la relation en adressant un bouquet de fleurs à son correspondant. Celui-ci passe par Carl Jacob Burckhardt pour obtenir l'adresse de la donatrice. Diplomate et historien suisse, ami de Hofmannsthal, Burckhardt (1891-1974) est le fils d'Hélène Burckhardt-Schatzmann et le frère de Theodora von der Müll, qui avaient invité le poète dans leur propriété près de Bâle dans les premiers mois de 1920. Il se fiancera l'année suivante à Élisabeth de Reynold, dont Rilke fera alors la connaissance. Marie Galitzine, qui appartient

---

1. Les lettres à Valéry ont été décrites par Florence de Lussy in S. Michaud et G. Stieg, *Rilke et son amie Lou Andreas-Salomé à Paris*, op. cit., pp. 196-200. La lettre que Rilke adresse de Paris, le 27 mars 1925 à N. Clifford Barney a été publiée par sa destinataire dans N. C. Barney, *Aventures de l'esprit*, Émile-Paul, 1929 et reprise dans le catalogue *Autour de Nathalie Clifford Barney*, Paris, Bibl. Jacques Doucet, 1976. La Bibliothèque Doucet conserve encore une lettre qui n'a pas de lien direct avec Paris (à Lalli Horstmann, Gliens, le 25 mars 1926).

2. Le nom, qui n'est attesté par aucune dédicace, est absent des ouvrages français et allemands que nous avons consultés, et notamment de l'édition aujourd'hui la plus fiable en français : R. M. Rilke, *Œuvres poétiques et théâtrales*, éd. Gerald Stieg, « Bibl. de la Pléiade », 1997. L'ouvrage de Jean-Marie Thiébaud, *Les Galitzine : une grande famille princière de Russie, généalogie et notes historiques*, Paris/ Besançon, (49 rue des Granges, 25000, adresse aujourd'hui périmée), 168 p., bibliographie, index (cote BnF Tolbiac, rez-de-jardin : 4- D1 MON- 3359) et l'aide amicale de la famille Galitzine n'ont pas davantage permis d'identifier la destinataire de nos lettres entre plusieurs Maries Galitzine.

à l'une des plus prestigieuses familles de l'aristocratie russe et habite un hôtel particulier rue de Belloy, dans le XVI<sup>e</sup> arrondissement, est convalescente et mère ou grand-mère. Rilke espère la voir au jardin du Luxembourg.

Quels sont les thèmes de cette correspondance qui s'étend sur moins de deux semaines ? La littérature y tient sa juste place. Il y est modestement question des deux livres majeurs composés en 1922, les *Élégies* et les *Sonnets à Orphée*, dont la princesse, dit la lettre 4, eût peut-être aimé la cadence. Celle-ci ne lisant probablement pas l'allemand, la même lettre mentionne les trois poèmes français publiés par Rilke dans la revue *Commerce*, à l'automne 1924 : « La Dormeuse », « Eau qui se presse, qui court – eau oubliéeuse ... » et « Salut ! grain ailé qui s'envole vers ... ». Il évoque le manuscrit de *Vergers* suivi des *Quatrains valaisans*, qui paraîtront l'année suivante à la NRF. On voit Rilke choisir parmi les livres dont il dispose à Paris un *Adonis* de La Fontaine, préfacé par Valéry (1921, édition soignée avec en frontispice la reproduction de la sépia de Nicolas Poussin : *La Mort d'Adonis*), pour en faire cadeau à sa correspondante. Nos lettres manifestent surtout un Rilke quotidien, avec ses habitudes, ses promenades au jardin du Luxembourg, la messe dominicale qu'il aime suivre à Notre-Dame. Il parle aussi des fleurs, dont la place éminente dans son œuvre est par exemple attestée par le cycle *Les Roses*, vingt-quatre poèmes en français écrits à Lausanne, Muzot et Ragaz dans la première moitié de septembre 1924 et publiés en 1927 avec une préface de Valéry. Il évoque encore les rêves dont on n'est pas maître, et les enfants, « généreux par nature », qui vous « ouvrent leur cœur comme autant de jardins en ajoutant cieux et oiseaux aux propos limités qu'on leur offre ».

Parmi toutes ces notations, j'en relèverai deux particulièrement émouvantes ou significatives. L'indication de la solitude valaisanne d'abord, dans laquelle il « pétrit » ses mots. La métaphore du potier est certes fréquente sous la plume du poète, mais elle apparaît ici pour la première fois dans les textes français. Le pétrir des mots auquel Rilke se voue tire toute sa force de l'observation de Rodin, du potier des bords du Nil. L'expression fait écho à ce que l'étude sur Rodin dit de certains passages chez Baudelaire, « qui n'avaient pas l'air d'être écrits, mais modelés », des « mots ou groupes de mots qui avaient été fondus entre les mains brûlantes du poète », elle renvoie à la longue page consacrée aux représentations des mains chez le sculpteur. Elle inspirera à Lou Andreas-Salomé la fantaisie théâtrale intitulée *La Cape magique*, qui portait son ami sous les traits d'un nain-poète qui façonne des boulettes de glaise. Enfin comment ne pas s'arrêter au passage consacré aux « nuits d'été de Pétersbourg... » qui rassemble dans un même mouvement le voyage en Russie de 1900 et les *Élégies*? « J'ai toujours pensé que c'est à l'étrange leur de cette pénétrante veilleuse que dorment les anges », confie le poète à sa correspondante.

Les menues erreurs dans l'emploi des temps – quelques prétérits, au lieu de passé simple – signent la manière de Rilke lorsqu'il s'exprime dans notre langue. La graphie, comme toujours extrêmement soignée, ne présente que de rares ratures ou corrections.

## Lettre 1

Hôtel Foyot

ce Lundi,

Madame la Princesse,

Vous avouerez-vous mon impatience de recevoir cette adresse que Charles Burckhardt vient de m'envoyer ? Pendant tous ces jours je me sentais condamné à la plus dure ingratitude à force de ne pouvoir vous dire ce que c'était pour moi que de trouver un soir dans ma chambre encore peu amicale cet envoi spontané qui la remplissait d'une douce présence. Si on joint des paroles à quelques fleurs, celles-ci l'emportent presque toujours. Ce ne fut pas le cas cette fois-ci : maintenant encore je me demande/ ce qui, dans ma mémoire, fleurira davantage : de ces mots au crayon pâlis déjà, où (*sic*) de ces violettes si délicieusement pâles ?

Quelle récompense infinie de mes longues solitudes que de pouvoir un instant se reposer dans le calme refuge qu'un tel geste offre à celui qu'il en croit digne.

Charles Burckhardt me disait que vous ne voyez personne en ce moment : pardonnez donc et oubliez mon désir indiscret de vous rencontrer un jour. Il m'arrive de passer par le Luxembourg (ce jardin unique au monde qui joue un si grand rôle dans ma vie) en m'imaginant qu'il serait possible de le traverser une fois à côté de vous ; les rêves, n'est-ce pas, on n'en est pas maître ...

Dans la vieille tour que j'habite au Valais, j'ai subi l'année dernière la dictée de quelques vers, pensés et écrits en français : un ami a tenu à en publier quelques-uns. Souffrez que je vous offre ces quelques lignes en témoignage d'une émotion reconnaissante et croyez-moi, chère Princesse,

votre serviteur à tout jamais dévoué

Rainer Maria Rilke

## Lettre 2

Hôtel Foyot,  
rue de Tournon

ce Vendredi,

Chère Princesse,

souffrez qu'avant de commencer ma journée, je vous dise combien j'étais touché par l'accueil que vous avez fait à cet envoi qui ne répondait qu'insuffisamment à la sublime générosité de votre premier geste.

J'ai beaucoup pensé à vous hier, tout en désirant que la lumineuse splendeur de ce jour aide à votre rétablissement, comme ces quelques anémones avaient aidé à retracer devant votre âme la perspective et les dimensions des souvenirs. Qu'elle est douce et puissante cette magie des fleurs ! Pour la concevoir un peu, il faut se

rappeler que, si petite que soit leur taille, leur ciel commence au bord de leurs pétales : tandis que le nôtre, nous l'entrevoions à peine à travers la zone d'une épaisse atmosphère (*sic*) humaine, à moins que, pour une rare fois, nous l'attirions en nous pour un innombrable et inconcevable instant.

Vous me permettez, Madame, d'entretenir et de chérir une précieuse attente : celle de notre promenade au Luxembourg ; occupé par de nombreux devoirs amicaux, je parviens rarement (quoique je l'aie en face) à des loisirs qui me permettent d'y entrer. Mais je serai plus libre la semaine prochaine et l'idée qu'un petit signe de vous pourrait m'y convoquer me charme et m'enchanté.

Croyez, chère Princesse,  
à mon plus attentif dévouement

Rainer Maria Rilke

### Lettre 3

Hôtel Foyot,  
rue de Tournon  
ce vendredi encore /

Madame la Princesse,

oserai-je ajouter à mon petit mot de ce matin, à tout hasard, le Post-Scriptum que voici : je suis toujours libre également le dimanche *matin* ; j'ai repris mon habitude d'autrefois d'aller entendre le chant de la grande messe à Notre-Dame : après, c'est-à-dire un peu après onze heures, je passe toujours une heure au Luxembourg ; les après-midi de dimanche y sont impossibles à cause de la foule, – mais les matinées profitent du dimanche pour ajouter un supplément de fête à leur calme presque champêtre.

Pardonnez à mon désir de vous rencontrer cette petite remarque qui ne demande rien et qui consent à tout ce qui vous plaira.

Votre serviteur à tout jamais  
dévoué

R. M. Rilke

## Lettre 4

Hôtel Foyot,  
rue de Tournon

*ce Dimanche*

Ma chère Princesse,

j'étais si heureux de votre lettre qui aurait pu être une lettre de malade, et qui était un doux message de convalescente ; aussi si je m'approche un instant (rentrant de Notre-Dame) de votre chevet, ce n'est point pour ouvrir une fenêtre dans votre repos ; au contraire, je voudrais y apposer d'autres paupières pour que vous restiez dans ce tendre intérieur où tout se refait et repose. Seulement, comment faire ? Vous auriez peut-être aimé la cadence de ces deux livres que j'ai publiés en 1922 ... Je ne les ai point ici. Avec les poésies françaises que vous avez lues dans « Commerce », j'ai fait un certain nombre d'essais dans cette même langue, et mes amis veulent bien y trouver, malgré la latinité empruntée, le ton d'une de mes mélodies habituelles. J'ai pensé un moment de vous envoyer ce manuscrit ; mais je n'en possède qu'une vilaine copie à la machine qu'il eût été du plus mauvais goût de mettre dans vos mains.

J'ai donc examiné ce matin, un par un, les quelques livres que j'ai emportés dans ma malle, pour savoir lequel, en ces jours, pourrait vous devenir cher et satisfaisant. Et je me suis fixé à cette admirable préface que Paul Valéry a écrite pour l'Adonis de La Fontaine. Ce sont peut-être les pages les plus belles et les plus essentiellement définitives de la prose française actuelle ; tout en étant de notre temps, elles continuent la plus noble lignée dans la tradition des textes français.

Les nuits d'été de Pétersbourg ... : si vous saviez ce qu'elles étaient pour moi autrefois ! Il faut les placer parmi les plus intenses apparitions de ce monde : comme le désert, comme la mer, elles sont capables de créer un état d'âme inédit et incomparable ... J'ai toujours pensé que c'est à l'étrange lueur de cette pénétrante veilleuse que dorment les Anges, et que c'est à nous alors de veiller sur leur rare et divin sommeil ...

À vous, chère Princesse,

Avec tous mes vœux silencieusement dévoués

R. M. Rilke

## Lettre 5

Hôtel Foyot,  
rue de Tournon

*ce Vendredi*

Ma chère Princesse,

vous sortez donc et j'espère que vos sorties ne vous fatiguent pas trop et que vous continuez à suivre la douce pente de la convalescence. J'étais heureux d'apprendre le but de ces sorties quotidiennes : il ne pourrait pas être plus charmant. Car c'est voir naître toute l'espérance et tout l'avenir (toujours intact !) que de sentir comme la douce langue maternelle se forme, *renaît* dans des êtres nouveaux qui l'emploient innocemment pour désigner leur neuve envie vers nous et vers toutes les choses, leur confiance illimitée et leur joie innombrable. Je ne vois aucune compagnie qui pourrait mieux consentir à votre élan, au renouveau que vous sentez s'accomplir en vous-même. Moi, je n'étais jamais qu'un maladroit dans mon rapport avec enfants, ayant été, autrefois, un enfant trop solitaire pour savoir comment m'adresser à mes égaux d'antan. Mais je suis sûr qu'il n'y ait rien de plus vrai que ce rapport ingénu qui exclut les malentendus, puisque les petits sont généreux par nature et vous ouvrent leurs cœurs comme autant de jardins en ajoutant cieux et oiseaux aux propos limités qu'on leur offre.

C'est tout le contraire de la « société » dont parfois je subis maintenant la gêne et le vide. Quel contraste pour moi qui sors de ma tour valaisanne où, à de rares exceptions près, la vie n'a pas de paroles sauf celles que je pétris dans la matière de mon art. J'ai un peu souhaité, après cette trop extrême solitude, la distraction que voici : mais elle me fatigue et par moment me déconcerte par le double et triple jeu des apparences qui se cachent l'une derrière l'autre. Que l'essentiel vous semble loin en rentrant de quelque société ! Une de mes meilleures soirées, je l'ai passée auprès d'un de mes traducteurs russes, retrouvé par hasard après dix ans !

Je me recommande, chère Madame, à cette exquise bonté dont votre lettre m'a donné une nouvelle preuve et je baise vos mains

Rilke

*Suscription* : À S. A. Madame/ Mme la Princesse Marie Galitzine/ 7 rue de Belloy/ Hôtel Kléber/Paris XVI<sup>e</sup>

cachets postaux : Paris Vaugirard, 30. 1. 25. Paris XVI, 14 h 45, Place Chopin, 30 1. 25, 19 h.